

Byzance, Iran, Turquie : opposition politique et échanges lexicaux

Homa Lessan Pezechki et Michel Balivet

Aix Marseille Université, France

Résumé : L'Histoire médiévale et moderne montre d'une manière évidente les oppositions constantes entre les mondes iranien, turc et byzantin : conquête turque de l'Anatolie (11^e- 15^e s.), affrontement entre les Ottomans et Safavides (16^e s.), attaques turques des territoires Qâdjârs (18^e-19^e s.), etc. Or, ces oppositions souvent violentes entre des peuples rivaux, n'empêchèrent pas dans la longue durée les échanges culturels. En outre, ces échanges marquèrent profondément le lexique de ces trois groupes qui, la plupart du temps, ignoraient complètement l'origine étrangère de certains termes de leur lexique « national ». Cette étude consiste à tracer l'histoire de l'interpénétration des territoires et des lexiques entre trois peuples en conflit politique quasi permanent.

Mots-clés : Byzance; Iran; Turquie; histoire relationnelle; échange linguistique

Abstract: Medieval and modern history show the constant opposition between Iranian, Turkish and Byzantine worlds: Turkish conquest of Anatolia (11th-15th), clash between the Ottomans and Safavids (16th), Turkish attacks against Qajar territories (18th-19th), etc. But these long and violent clashes between rival populations did not prevent a long-term cultural exchange. Moreover, these exchanges deeply marked the lexicon of the three groups, who are often completely unaware of the foreign origin of certain terms of their "national" lexicon. This paper traces the history of the interpenetration of territories and lexicons between three populations who have been almost in permanent political conflict.

Keywords: Byzantium; Iran; Turkey; relational history; language exchange

Le territoire comme zone d'échange linguistique

Dans cet article nous allons poser les jalons d'une réflexion lexicale sur trois langues utilisées dans un territoire continu allant du Bosphore à l'Asie Centrale. La première remarque que l'on peut faire est que le territoire d'un État correspond rarement à une zone linguistique unique pas plus qu'un

groupe ethnique parlant une langue n'est contenu dans des frontières politiques exclusives. Ainsi, le persan fut jadis, comme aujourd'hui, parlé bien au-delà de l'État iranien (Afghanistan, Tadjikistan, etc.). De plus, l'ethnie dominante d'un pays cohabite toujours avec des minorités diverses; les Empires byzantin et ottoman comme les divers régimes iraniens en sont des illustrations. Par ailleurs, tout territoire regroupant les locuteurs d'une langue donnée est sujet à des invasions étrangères de peuples parlant des langues allogènes qui finissent par imposer des éléments lexicaux de leur langue d'origine. C'est le cas de l'Iran souvent dirigé par des dynasties turques, comme de l'Empire byzantin conquis progressivement par des groupes humains de langues turciques. Ce phénomène entraîne nécessairement une interpénétration considérable de vocabulaires et de concepts.

Un autre facteur d'échanges lexicaux est le passage multiséculaire d'un patrimoine culturel et linguistique, d'une civilisation à une autre. On peut évoquer la science grecque antique passée dans le monde musulman ou bien le cas de savants byzantins¹ allant à l'occasion chercher une formation en astronomie en Perse.

Les échanges linguistiques : une matière protéiforme

Autant dire que le problème des échanges lexicaux entre plusieurs langues a un caractère protéiforme et une grande malléabilité. Et pour parler comme les anciens auteurs orientaux qui aiment bien se référer à des prototypes prestigieux pour éclairer leur propos : il en est des changements de formes, de sens et de prononciations entre plusieurs langues en contact comme de l'identité interchangeable du célèbre personnage principal des *Maqâmât* de Hamedâni², Abol Fath Eskandari, aigrefin, qui change à volonté de

¹ Entre autres, le rénovateur de l'astronomie byzantine, Grégoire Chioniadès (1250-1330) qui, en peu de temps, devint, en Perse, un expert en astronomie qu'il réintroduit à Byzance, Michel Balivet, *Byzantins et Ottomans : Relations, interaction, succession*, Istanbul, Les Éditions Isis, 1999, p. 159.

² Badi o-Zamân Hamadâni né à Hamadan en 968 et mort à Herat en 1008. Il serait l'inventeur du genre littéraire *maqâma* « séance ». À quelqu'un qui demande à Abol Fath Eskandari pourquoi étant grec, il combat avec les musulmans contre ses propres compatriotes, il répond : « Je change avec le temps, comme je change de nom et d'origine, le temps dispose à son gré

forme et d'identité selon les objectifs qu'il veut atteindre. C'est le parfait symbole de la matière lexicale onduoyante et diverse dont nous allons tenter de démêler les origines multiples, les inter-influences et les nombreux oripeaux qui masquent leur genèse. Il est bien entendu que cette courte présentation sur un domaine quasi inextricable ne peut être, au mieux, qu'une piste pour des recherches ultérieures. Les études lexicales comparant deux langues comme le persan et le turc ou le grec et le persan ont été déjà en partie entamées par des spécialistes tels que, entre autres, Mohammad Amin Riâhi¹ ou Mohammad Hasan Doust² dans ses deux articles en persan. Quant aux études lexicales turco-grecques, on peut consulter le troisième chapitre, « Échanges linguistiques et notions empruntées » du recueil de Michel Balivet³.

Ce sont, bien entendu, les contextes historiques et les relations étroites - qu'elles soient hostiles ou pacifiques - entre les trois entités sociopolitiques que sont l'Iran, Byzance et la Turquie qui permirent de nombreux emprunts de vocabulaire, que ces emprunts fussent conscients ou non.

Trois peuples concurrents

Il peut évidemment paraître paradoxal d'associer dans une même recherche lexicale trois groupes linguistiques que tout sépare. En effet, historiquement, les Grecs et leurs successeurs - les Byzantins - ont toujours été en conflit

de ma généalogie; quand elle lui déplait, j'en adopte une autre. Le soir, je suis Nabatéen, et le matin, Arabe ». Gaston Wiet, *Grandeur de l'Islam*, Paris, La Table Ronde, 196, p. 151. Ce *topos* du changement de forme ou de religion à volonté se retrouve, par exemple, chez le poète turc, Yunus, Emre, *Risâlat al-nushiyya ve Divân*, éd. A. Gölpınarlı, Istanbul, 1965, p.156. 18^e s., lorsqu'il écrit dans son *Divân* : *Birdem varur mescidlere yüz sürer anda yerlere/Birdem varur deyre girer Incil okur rûbban olur*. « Par moment allant à la mosquée, (mon cœur) s'y prosterne / Par moment allant au monastère, il lit l'Évangile et devient moine ».

¹ Mohammad Amin Riahi, *zabân va adab-e fârsi dar qalamrow-e osmâni* « La langue et la littérature persanes dans l'aire ottomane », Pâjang, Téhéran, 1369/1990.

² Mohammad Hasandoust, « dar bâre-ye čand loqat-e yunâni dar zabân-e fârsi 1 » (À propos de quelques mots grecs entrés en persan), in *nâme-ye farhangestân*, n° 8, 1375/ 1996, p. 83-102. Mohammad Hasandoust « dar bâre-ye čand loqat-e yunâni dar zabân-e fârsi 2 » (À propos de quelques mots grecs entrés en persan), in *nâme-ye farhangestân*, n° 9, 1376/ 1997, p. 100-112.

³ Michel Balivet, *op. cit.*, p. 107-136.

avec les peuples iraniens – Achéménides, Parthes et Sassanides. Les Turcs et les Iraniens, à leur tour, s'affrontèrent au cours des âges soit sur la frontière du Khorasan, soit dans les régions de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie, de la Géorgie et du Kurdistan. Du point de vue de la langue utilisée par ces groupes, si Grecs et Iraniens parlent des langues indo-européennes – très différenciées d'ailleurs – les Turcs, on le sait, utilisent une langue appartenant à un groupe linguistique centrasiatique qui comprend aussi le mongol.

La presque constante hostilité politique entre ces trois groupes pourrait laisser supposer une absence totale d'échanges inter-civilisationnels, selon un réflexe normal de refus d'emprunter quoi que ce soit à l'adversaire.

Un cas exemplaire de mélange culturel : aux origines des derviches tourneurs

En fait, il n'en est rien, car un flux permanent d'emprunts et d'échanges a toujours existé entre les trois ensembles, et pour illustrer la densité des mélanges culturels entre Persans, Turcs et Grecs, nous nous référerons, comme à une sorte de prototype, à un illustre exemple que se disputent toujours Iraniens et Turcs.

Il s'agit d'un personnage qui, bien que n'ayant rien de grec, est pourtant entré dans l'histoire sous le nom de Rûmî¹, c'est-à-dire le Grec. Nous voulons parler de Mowlânâ Jalâledîn, fondateur des célèbres « derviches tourneurs ». En plein 13^e siècle de notre ère, cette personnalité de génie, à la fois juriste, philosophe, poète et mystique, écrivit un ouvrage, le *Masnavi*, qu'un autre célèbre poète persan du 15^e siècle, Djâmi², aurait qualifié de « Coran en

¹ L'adaptation musulmane du mot « romain », par lequel se désignèrent toujours les Grecs byzantins (ΡΩΜΑΙΟΣ) jusqu'à la disparition de leur Empire.

² Abd-ol Rahmân Ebn-e Ahmad Nuredin Djâmi, poète persan (1414-1492) est un célèbre poète soufi qui aurait composé le poème suivant :

مثنوی معنوی مولوی	ست قرآن در زبان پهلوی
Masnavi-ye ma:navi-ye Mowlavi	hast qor ân dar zabân-e pahlavi
Le Masnavi sprituel de Mowlavi	est le Qorân en langue pahlavi

L'expression « Coran en persan » est souvent citée par les auteurs modernes, comme Henry Corbin, *En islam iranien, Aspect historique et philosophique III, Les fidèles d'amour, shî'isme et soufisme*, Paris, Gallimard, 1972, p. 217 et Eva de Vitray-Meyerovitch et Djamshid Mortazavi, *Djalâl-od-Dîn Rûmî, Mathnawî, La Quête de l'Absolu*, Monaco, Éditions du Rocher, 2014 [1990], p. 18.

persan ». Dans un autre recueil poétique, le *Divân-e Kabir*, Rûmî associe sans hésitation les trois langues, le turc, le grec et le persan qui se parlaient de son temps à Konya, la capitale des Turcs seldjoukides d'Anatolie où le maître vécut une grande partie de son existence.

Le *ghazal*¹ 1207 est un bon exemple de la cohabitation du grec et du persan :

نیم شب از عشق تا دانی چه می گوید خروس خیز شب را زنده دار و روز روشن نستکوس	نیم شب از عشق تا دانی چه می گوید خروس Xiz šab râ zende dâr o ruz rowšan nistikos ² lève-toi, reste éveillé et dans la clarté du jour, deviens jeûneur .
Nim šab az eşq tâ dâni če mi-guyad xorus À minuit, tu sais ce que raconte le coq de l'amour,	

روزگار نازنین را می دهد بر آغوس پر ها بر هم زند یعنی دریغا خواجه ام	روزگار نازنین را می دهد بر آغوس Ruzgârê nâzanin râ mi-dahad bar ânemos ³ que mon maître donne sa précieuse vie au vent .
Parhâ bar ham zanad yani dariqâ xâje-am Il bat des ailes, ce qui signifie : quel dommage	

نام او را طیر خوانی نام خود را اترو پوس در خروشت آن خروس و تو همی در خواب خوش	نام او را طیر خوانی نام خود را اترو پوس Nâm-e u râ teyr xâni nâm-e xod râ â(n)tropos ⁴ tu l'appelles oiseau et tu t'appelles Homme .
Dar xoruš-ast ân xorus o to hami dar xâb-e xoš Il est exalté ce coq et tu es dans un profond sommeil,	

آن خروسی که تو را دعوت کند سوی خدا او به صورت مرغ باشد درحقیقت انگلوس	آن خروسی که تو را دعوت کند سوی خدا U be surat morq bâšad dar angelos ⁵ il est en apparence un oiseau mais en vérité c'est un ange .
Ân xorus-i ke to râ dâ :vat konad su-ye xodâ Le coq qui te convie auprès de Dieu,	

¹ Genre littéraire particulièrement florissant en Iran au Moyen-Âge.

² ΝΗΣΤΙΚΟΣ : jeûneur.

³ ΑΝΕΜΟΣ : vent.

⁴ ΑΓΓΕΛΟΣ : homme.

⁵ ΑΝΘΡΩΠΟΣ : ange.

خاک پای او به آید از سر واسیلیوس	من غلام آن خروس ام کاو چنین پندی دهد
Man qolâm-e ân xorus-am ku čenin pandi dahad	Xâk-e pâ-y-e u beh âyad az sar-e Vâsilios ¹
Je suis le serviteur de ce coq qui donne un tel conseil,	la poussière de ses pas est meilleure que la tête de l' Empereur .

تا نباشی روز حشر از جمله ی کالویروس	گرد کفش خاک پای مصطفی را سرمه ساز
Gard-e kaš-e xâk-e pâ-y-e mostafâ râ sorme sâz	Tâ nabâši ruz-e hašr az jomle-ye káloyeros ²
La terre des chaussures, la poussière des pieds du Prophète,	transforme-les en khôl, pour que le jour de la Résurrection tu ne sois pas parmi les moines .

گر عرب باشی و گر ترک و گر سراکنوس	رو شریعت را گزین و امر حق را پاس دار
Row šariat râ gozin o amr-e haq râ pâs dâr	Gar arab bâši o gar tork-o gar sarâkenos ³
Vas-y, adopte la Loi Divine et respecte l'ordre divin,	que tu sois Arabe, que tu sois Turc ou que tu sois Sarrasin .

À l'image de Mowlânâ, son fils, Sultan Valad, perpétue la tradition trilingue dans ses œuvres en langue persane comme le *Rebâb-Nâme* où l'on compte 166 couplets en turc et 22 en grec⁴.

À titre d'exemple, dans le *ghazal* 582 du *Divân* de Sultan Valad, le premier ver du poème est écrit en turc pour le premier hémistiché, en grec pour le second, tandis que le deuxième vers est en persan pour le premier hémistiché et en grec pour le second :

ایلا ابو بسی کند مو خرسی کرا	الم دیری که بن سن سن لر کرد
Kerdler sen sin ki ben dırı alım (turc)	ela apopse konda mu xrisi Kira (grec)
Tu es l'acte qui me (donne) la capacité de vie	Viens ce soir près de moi, Dame d'or

¹ ΒΑΣΙΛΙΟΣ pour ΒΑΣΙΛΕΥΣ : empereur.

² ΚΑΛΟΓΗΡΟΣ : moine.

³ ΣΑΡΑΚΗΝΟΣ : sarrasin.

⁴ Elias Gibb, John Wilkinson, *A History of Ottoman Poetry*, London, vol. 1, Leyden, Brill, 1900, p.152.

ایلا ذو نیندو کیغو کرد یا خرا	روز و شب شادی تو از خوبی خود
Ruz o šab šâdi-ye to az xubi-ye xod (persan)	ela do na ido ke : go kardia xara (grec)
Jour et nuit ta joie s'exhale de ta beauté	viens ici que je voie moi aussi le cœur (et) la joie

Des souverains bi- ou tri-culturels

Deux siècles plus tard, le conquérant ottoman de Constantinople, Mehmet II, est pétri de culture persane au point de réciter un poème en persan au cœur des combats pendant la prise de la ville. Voici ce qu'écrivit le chroniqueur Tursun Bey

¹ qui suit son souverain dans la première visite que ce dernier fait dans la basilique de Saint-Sophie :

Pâdişâh-ı cihân bunun sath-ı muka''arında olan acâyib ü garâyib san'atlerin ve temâsilin temâşâ ittükten sonra, sath-ı muhad-debine urûc buyudu, Râhu'llah tabaka-i çârmîn-i âsümâna ürücider gibi tas''ud itti. Esnâ-yı tabağâtında olan divârları küngüre-lerinden ferş-i deryâ-mevcîn temâşâ iderek kubbe üzerine çıktı. Vak-tâ ki bu binâ-yı hasinün tevâbi' ü levâhikın harâb u yebâb gördi, âlemün sebâtsüzliğin ve âhır harâb olmasın fikr idüp, müte'essifen, nutk-ı şeker-pâşından bu beyt sem'-i fa-kîre yitişüp, levh-i dilde müntakîş oldu :

Beyt

Transcription turque :

Perde-dâri mi-küned der tâk-ı kistrâ ankebût
Bûm nevbet mi-zened der kâl'a-i Efrâsiyâb

پرده داری می کند در طاق کسرا عنکبوت
بوم نوبت می زند در قلعه ی افراسیاب²

Transcription persane :

Parde dâri mi-konad dar tâq-e kasrâ ankabut
Bum nowbat mi-zanad dar qale :ye afrâsiâb

L'Empereur du Monde (Mehmet II) ; après avoir contemplé les images étranges et merveilleuses qui étaient en bas, monta dans la coupole comme l'Esprit de Dieu (Jésus)

¹ Tursun Bey, *Târih-i Ebû'l-Feth*, édit, Dr. A. Mertol Tulum, Istanbul, Baha, 1977, p. 64.

² Poème attribué à Attar de Nichapour (12^e siècle).

s'élève à la quatrième sphère. Il atteignit la coupole, contemplant dans les galeries des différents paliers, le dallage moiré. Lorsqu'il vit que les dépendances étaient en ruine, il pensa à l'inconstance et à l'instabilité du monde dont la fin sera ruine. En signe de regret, il fit parvenir jusqu'à l'oreille du pauvre [Tursun Bey] ce distique qui resta imprimé sur les tablettes du cœur :

*L'araignée a tissé sa toile dans le palais de Chosroès
Le hibou hulule dans la citadelle d'Afrâsiyâb*

Le Sultan était réputé pour favoriser à l'excès ses conseillers étrangers et particulièrement ceux qui parlaient persan comme le déplore un auteur anonyme ottoman contemporain du souverain turc¹. Le Sultan paraît avoir été plus à l'aise dans la langue persane qu'en arabe comme semble le montrer, par exemple, le fait qu'il fit traduire en persan, par un savant turc nommé khıdır Bey, un ouvrage de *kalâm* écrit originellement en arabe². C'est bien dans la tradition culturelle des sultans turcs qui, dès l'époque seldjoukide, connaissaient beaucoup mieux le persan que l'arabe : ainsi ce prince seldjoukide qui, de passage à Bagdad, ne comprit pas une citation du Coran que fit à son intention le Calife et qui dû se la faire traduire en persan³.

Dès son enfance, le Conquérant turc, à côté de l'arabe et du persan, semble avoir appris le grec, si l'on en croit du moins un cahier d'enfance retrouvé dans la bibliothèque du sérail d'Istanbul qui lui est attribué et où figure un abécédaire grec⁴. Pendant son règne, Mehmet II s'entoura de conseillers et de scribes grecs⁵. Par eux, il aurait acquis une certaine culture hellénique d'après le chroniqueur Critoboulos, Byzantin au service du sultan. Cet auteur⁶ décrit le sultan lors de son passage à Troie, recherchant « ...les

¹ Franz Babinger, *Mahomet II Le conquérant et son temps 1432-1481, La grande peur du monde au tournant de l'histoire*, Paris, Payot, 1954, p. 618.

² Yazıcıoğlu, Muhsin, *Le Kalâm et son rôle dans la société turco-ottoman aux XV^e XVI^e siècles*, Ankara, Editions Ministère de la Culture, 1990, p. 76.

³ Ibn-Al Qālānisi, *Damas de 1075 à 1154*, trad., Roger Le Tourneau, Damas, Institut Français de Damas, 1952, p. 205-206.

⁴ Ahmet Süheyl, Ünver, « Fatihin çocukluk defteri (un cahier d'enfance du Sultan Mehmed le Conquérant, Fatih) », in *Topkapı Sarayı, Hazine Kütüphanesi*, N° 2342, Istanbul, 1961, p. 11.

⁵ Julian Raby, « Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium », in *Dumbarton Oaks Papers*, n° 37, Washington, Dumbarton Oaks Research, 1983, p. 15-62.

⁶ Critoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, Ed. Reinsch D. R., Allemagne, Walter de Gruyter, 1983, p. 170.

tombeaux des héros Achille, Ajax et les autres. Il louait et félicitait ceux-ci de leur gloire comme de leurs hauts faits, et de ce qu'ils avaient eu le poète Homère pour faire leur éloge », « ...ΤΩΝ ΗΡΩΩΝ ΤΟΥΣ ΤΑΦΟΥΣ ΑΧΙΛΛΕΥΣ ΤΕ ΦΗΜΙ ΚΑΙ ΑΙΑΝΤΟΣ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ ΚΑΙ ΕΠΗΝΕΣΕ ΚΑΙ ΕΤΥΧΟΝ ΕΠΙΑΙΝΕΤΟΥ ΟΜΕΡΟΥ ΤΟΥ ΠΟΙΗΤΟΥ ». Le grec resta la langue diplomatique utilisée par les Turcs dans leurs relations avec les Européens bien après la mort de Mehmet II, comme le souligne Hélène Ahrweiler¹.

De même que Mehmet II était très influencé par la culture persane, le pire ennemi des Ottomans, fondateur de la dynastie nationale iranienne des Safavides, Shah Ismaïl 1^{er} (1501-1524) réunit dans sa personne, à plusieurs degrés, les trois cultures turque, persane et byzantine. En effet, souverain d'Iran, d'origine turcomane, Ismaïl écrivit, sous le pseudonyme de *Hatâyi*, de nombreux poèmes en turc et il était d'ascendance byzantine par sa grand-mère, la princesse Théodora, femme du chef des Akkoyunlu « Horde du mouton blanc », Uzun Hasan².

Un autre turc iranisé, le conquérant de l'Inde, Babur, qui vécut de 1483 à 1530, écrivit à côté de poèmes en persan l'Histoire de la conquête de l'Inde, *Babur Nama* (« Le livre de Babur ») en turc tchaghataï.

Des échanges de titulatures

D'une manière générale, l'ensemble des souverains, dont nous avons cité quelques cas, inter-changeaient volontiers leurs titulatures; les Parthes adoptant le titre greco-romain d'*Autokrator*³ sous la forme de *Xadiv*, خدیو (khédive en français, seigneur ou vice-roi); les Byzantins, après leur victoire sur les Sassanides, s'arrogant le titre de *Šāhanšāh* شاهنشاه « Roi des Rois » sous la forme grecque de *Basileus Basileôn*⁴. À leur tour, les Sultans turcs

¹ Hélène Ahrweiler, « Une lettre en grec du Sultan Bayezid II (1481-1512) », in *Turcica* 1, 1969, p.150-160.

² Donald MacGillivray Nicol, *The Byzantine Lady, The Portraits, 1250-1500*, Cambridge, Canto, 1996, p. 124.

³ Antoine Meillet, « Notes iraniennes », *Mémoires de la Société Linguistique* 17, 1911, p. 112.

⁴ Bréhier, Louis, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 46.

utilisent sans cesse les termes persans de *Pâdišâh* « Grand Seigneur » (*E.I. s.v.* « *Pâdišâh* ») et *Hüdavendigâr* (*Redhouse, s.v.*). Ils adoptent également le calque du titre impérial romain (*Imperator Romanorum*, en grec, *Basileus tôn rômaiôn*) sous la forme *Sultân-ı Rûm* ou *Kaysar-ı Rûm*¹.

Territoires et échanges toponymiques

En ce qui concerne la toponymie, les noms grecs sont quasi inexistantes en zone persanophone à l'exception de quelques cas très particuliers comme le village d'*Estâlef* au nord de Kaboul², qui viendrait du terme grec *stafilî*³, le raisin. Toutefois, il y a un nom grec en Iran qui est mondialement connu pour des motifs archéologique et touristique : il s'agit de *Persepolis*⁴, site que les Iraniens dénomment *taxt-e jamšid* تخت جمشید « le trône de Djamshid⁵ » et plus récemment par un retour à la toponymie antique, *Pârse* پارسه.

En revanche, les noms grecs sont extrêmement nombreux dans l'ancienne province byzantine d'Asie Mineure, devenue la Turquie. Vu leur fréquence, on ne peut qu'évoquer en passant quelques exemples : Ankara (Ankyra), Konya (Ikonion), Kayseri (Césarée de Cappadoce), Sivas (Sébasteia), Trabzon (Trébizonde), Edirne (Andrinople, Adriaonopolis), etc.

En Iran, bien évidemment, les régions turcophones peuvent avoir des noms à consonance turque, par exemple Teymurlu تیمورلو, Qandarânbaşî قندرانباشی et Qaradâq قره داغ en Azerbaïdjan et dans la province de Zanjân زنجان ou parfois ailleurs, comme Âqâjârî آغاچاری (*ağac* « arbre » + *er* « homme »), au Khuzestân. Il y a aussi des noms de lieux-dits qui se terminent par le vocable turc *tepe* prononcé *tape*, تپه « colline », comme Haft Tape هفت تپه et Marâveh Tap مرواه تپه. Le terme d'origine persane *saray* « maison, palais » est fréquent en zone turcophone, Aksaray, Bahçesaray, etc. Le suffixe persan *âbâd* آباد « prospère »,

¹ Salh Özbaran, « In search of another identity: The 'Rumi' perception in the ottoman realm », in *Eurasian Studies*, I. 1, Naples, Institut Français d'Etudes sur l'Asie Centrale. 2002, p. 117.

² Georges Redard, *Afghanistan*, Zurich, Silva, 1974, p. 129.

³ ΣΤΑΦΥΛΗ

⁴ Terme dont se parent volontiers tel film iranien à succès et telle équipe de football de Téhéran qui s'appellent tous deux « Persépolis ».

⁵ Personnage de l'épopée iranienne antéislamique.

quant à lui, se retrouve, à l'occasion, dans la toponymie de Turquie comme dans Kubadabad, Eceabad, Uluabad. Il est à remarquer que ce dernier terme, malgré son apparence turco-persane, est en fait un nom grec déformé, l'importante place-forte byzantine de Lopadion.

On peut signaler deux cas curieux de toponymie. Le premier concerne l'île grecque de Chios célèbre pour la culture du lentisque issu de l'arbre appelé en botanique *pistacia lentiscus* qui est à la base d'une sorte de *chewing gum* très apprécié à l'époque ottomane. Les Turcs appellent cette île non pas par son nom grec plus ou moins déformé comme c'est le cas pour la plupart des îles grecques – par exemple Mytilène (en turc Midilli), Rhodes (en turc Rodoz) ou Imbros (en turc Imroz), Chios est désignée par le nom de *Sakis*, lequel fait probablement référence à la ville iranienne de *Saqgez* سقز qui produit aussi du lentisque.

Le deuxième exemple se rapporte à l'origine du nom de la ville d'Erzurum expliqué communément comme voulant dire « la terre des Romains » ارض الروم (*E.I.* s.v. « Arzan » et « Erzurum »); plus vraisemblablement ce nom proviendrait de réfugiés chrétiens de la ville musulmane d'Arzan située plus au sud non loin du Tigre. Les exilés désormais installés en territoire de Rûm auraient désigné leur ville d'accueil du nom de leur ancienne résidence, « l'Arzan de Rûm » (Arzan ar-Rum). Erzurum d'ailleurs changea souvent de nom : elle fut la byzantine *Theodosiopolis*, l'arménienne *Karin* et l'arabe *Qâliqalâ*.

Le même rappel du nom d'une autre ville iranienne est peut-être discernable dans l'appellation de la cité anatolienne d'*Erzincan* où l'on pourrait reconnaître *Zanjân* dans la province de *Zanjân* au nord-ouest de l'Iran ou *Arsanjân* ارسنجان dans la province de Fârs.

Notre démarche historico-linguistique permet, nous l'espérons, de comprendre l'état d'intimes mélanges entre les trois langues qui, dans leur lexique actuel, possèdent chacune un certain nombre d'éléments extérieurs provenant des deux langues voisines. C'est ainsi que le persan moderne contient des mots turcs relevant de différents secteurs d'activité. Il en est de même pour le lexique persan, très important en turc, et ces deux langues issues du monde musulman recèlent toutes les deux des concepts grecs assimilés à différentes époques. Quant au grec, sous la férule des Turcs pendant plus de six cents

ans, il possède nécessairement un certain nombre de mots turcs voire de mots persans passés par l'intermédiaire du turc ottoman.

Vers une typologie des échanges lexicaux

Nous allons brosser rapidement une petite typologie de ces échanges entre les trois langues en présentant un bref vocabulaire comparatif entre grec, turc et persan et nous conclurons imprudemment, à cause de notre ignorance totale en ce domaine, par quelques exemples de mots géorgiens originaires des trois secteurs linguistiques que nous avons évoqués dans cette étude. Volontairement, nous ne nous poserons pas la question de l'usage contemporain ou archaïque de nos exemples, ce qui nécessiterait des développements qui dépasseraient les limites de cet article.

Deux cas extrêmes : le voyage lexical du caméléon grec et du *pošt* persan

Il en est des voyages lexicaux entre les trois langues que nous utilisons ici comme des déplacements, changements de sens et métamorphoses du mot grec, ΧΑΜΑΙΛΕΩΝ « Caméléon », littéralement *le lion bas sur patte*. Ce terme désigne non seulement un reptile saurien qui a la faculté de changer de couleur mais aussi un tissu aux reflets irisés appelé par les Arabes, les Persans et les Turcs *abuqalamun*, apparemment l'arabisation d'un terme grec ΥΠΟΚΑΛΑΜΟΝ (*hypokalamon*) qui signifierait une étoffe rayée (*E. I. s.v. abûqalamûn*). Ce vocable sous la forme de *buqalamun* بوقلامون désigne aussi en persan le dindon ou la dinde à cause de la couleur chatoyante de leur jabot. La dinde venue des Indes Occidentales, c'est-à-dire des Amériques, est appelée *peru* en Hindi, *hindi* en turc, *gallopoula* en grec (c'est-à-dire la poule française), alors que les Français considèrent que c'est un volatile qui vient d'Inde d'où la *dinde*. Pour les Anglais, il vient de Turquie, d'où *turkey* et comme nous venons de l'apprendre récemment, il en est de même pour les Géorgiens qui l'appellent *t'urk'et'shi*.

Quant au *pošt* پشت persan désignant le dos, l'arrière et la préposition derrière sans aucune connotation sexuelle, il devient *pust* en turc et *pustis* en grec, les deux vocables se rapportant à un homosexuel!

On voit ainsi le cheminement tortueux des mots lorsqu'ils passent d'un territoire à un autre, d'une langue à une autre, perdant la mémoire de leur origine en se naturalisant dans leur langue d'accueil, changeant de sens à l'occasion et dans tous les cas reflétant les fluctuations des populations concernées tant dans leur vie quotidienne la plus pratique que dans les concepts abstraits qu'elles utilisent. Nous examinerons dans un bref survol lexical ce qui touche à la vie matérielle, aux relations sociales, aux échanges intellectuels et culturels, etc.

Nourriture sans frontière

Lorsqu'un amateur de café dans nos trois pays saisit sa tasse, tourne le liquide avec sa petite cuillère, sait-il que le mot *qâşoq* قاشق « cuillère » en persan se dit *kaşık* en turc, ce qui est le même mot; et, selon la plupart des dictionnaires, il s'agit d'un terme turc passé en persan. Quant au récipient qui contient le café, c'est-à-dire la tasse, on l'appelle *fenjân* فنجان en persan, *fincan* en turc et *phlitzani* en grec et ce terme commun aux trois langues viendrait, selon certaines hypothèses, du fait que l'on tient cette tasse en mobilisant les cinq doigts du persan *panj* et du grec *pente*.

Souvent le même mot utilisé par les trois langues connaît un glissement de sens : ainsi le *şekambe* شکمبه, panse des animaux en persan, devient en turc *işkembe çorba*, une soupe de tripe très appréciée et se transforme en une moquerie dans le grec argotique pour désigner quelqu'un qui a trop de ventre, *skembès*. Il est à noter que le mot *şurbâ* شوربا « soupe », est littéralement en persan une soupe salée, terme peu usité dans cette langue. Par contre en turc *çorba* désigne toute sorte de soupes ainsi qu'en grec régional, *tsorbas*.

Le *kufte* کوفته persan venant étymologiquement du verbe *kufian* کوفتن ou *kubidan* کوبیدن « cogner, heurter » est devenu le célèbre *köfte* turc, boulettes de viande hachée grillée, aussi apprécié en Grèce sous la forme *keftedes*. Quant aux fameux hors-d'œuvre orientaux dont les Européens sont maintenant friands, ils répondent au nom de *meze* en turc, *mezes* en grec, tous deux dérivant du persan *maze*, مزه la saveur.

La cuisine qui, chez les nomades se prépare sur un tapis de braise allumé au centre de la yourte, est un mot venant du nomadisme turc oriental

originaires de Kâshgarie, *ocak* « le foyer » passé en persan, *ojâq* اجاق et même en grec, *tzaki*. Pour ce qui est du persan, il faut préciser que le terme est utilisé en composition comme *ojâq gâz* گاز اجاق « gazinière », *ojâq-e barqi* اجاق برقی « réchaud électrique » et une expression vieillie *ojâq-eš kur-e* اجاقش کوره (litt. son foyer est aveugle), désignant quelqu'un qui ne peut pas avoir d'enfant, donc qui ne peut pas fonder un foyer.

Face aux nomades, les citadins emploient, pour désigner leur habitat et leurs activités, des mots à dominante persane passés ensuite chez les Turcs sédentarisés : tels que *šahr* شهر « la ville », *meydân*, میدان « la place publique », *čâhârsu*¹ چهارسو « bâtiment à quatre côtés c'est-à-dire un marché », etc. Il ne faut pas oublier le mot grec *polis* « la ville », qui subsiste dans le nom turc de Constantinople, Istanbul, *is-tin-polin*, ce qui veut dire « vers la ville », en grec.

Du mobilier aux instruments de musique en passant par les légumes et les fruits!

Le lexique concernant le mobilier et les vêtements traditionnels sont partagés à des degrés divers par les trois groupes humains – iranien, turc et grec : ainsi, le mobilier des maisons comprenait dans les chambres, *oda*², des coffres, *sandûq*, des chaises, *sandali*. On pouvait enfermer à clef, *kelid*³, dans le palais, *sarây*, certains princes récalcitrant relégués dans une pièce grillagée *kafez*⁴, lequel palais comme la plupart des maisons comprenait un intérieur *andaruni* et un extérieur *biruni*.

Ainsi on portait jadis le *caftan*⁵, کفتان « sorte de tunique », les *pâpuš* پاپوش « babouches », le *šalvar* شلوار « pantalon plus ou moins bouffant » selon les pays, la ceinture (*kemer*⁶), etc.

¹ On retrouve aussi la graphie *čâhârsuq* « quatre bazars » par contamination populaire avec le mot arabe *suq* « bazar ».

² *Otâq* en persan.

³ *Kilit* en turc, *klidi* en grec.

⁴ *Qafas* en persan.

⁵ Du persan *xaftân*, vêtement militaire.

⁶ *Kamarband* en persan.

Quant à la flore et à la faune, souvent il y a un patrimoine lexical commun : la carotte *havij* هویج ou l'aubergine *badenjân*, بادنجان la pastèque, *karpuz*¹, la pêche, *şeftali*², et l'abricot, *kayısı*³, la noisette, *findik*⁴ ou l'amande, *bâdâm* بادام. En ce qui concerne la faune, le coq, *xorus* خروس l'éléphant, *pil / fil* پیل / فیل, ou le faucon, *şâhin* شاهین ont voyagé de l'Iran vers la Turquie.

Les armes, elles, voyagent souvent du monde turcophone vers l'Iran comme *top*⁵ « le canon », *tomak*⁶ « la massue » et probablement *tüfek*⁷ « le fusil », le soldat en revanche est persan, *laşkar*⁸ لشکر.

On joue partout des instruments à cordes tels que *sâz* ساز, *târ* تار, *kamânçe* کامانچه, *santur* سنتور ou *organon*⁹.

Rapports humains et concepts intellectuels

Dans les relations humaines, l'ami « *yâr* » یار est persan, l'ennemi est indo-européen, *doşman* دشمن en persan passé en turc sous la forme *düşmen* et existant en grec depuis Homère, *dysmanès*. Pour la paresse, elle concerne les trois groupes, *tanbal*, تنبل *tenbel* et *tenbelis* !

Le *kanun*¹⁰, « loi », le *talisman*,¹¹ « amulette » et les *karamat*¹², « pouvoir spirituel », ont des origines grecques, la prière, *namâz* نماز et le péché, *gonâh* گناه sont des termes persans utilisés en turc. Il y a peut-être quelque rapport indo-européen entre l'*archôn* grec et l'*âxund* آخوند persan désignant un chef

¹ *Xarboze* est utilisé pour les melons allongés en Iran.

² En Afghanistan *şaftâlu*, *holu* en Iran.

³ *Qeysi*, plus strictement abricot séché.

⁴ *Fandoq* en persan vient du grec *pondiki karya* dans l'expression « noix du Pont », c'est-à-dire de la mer noire.

⁵ En persan *tup* qui signifie aussi un simple ballon de jeu.

⁶ *Çomâq* en persan.

⁷ *Tofang* en persan.

⁸ Ce terme désigne plutôt l'armée en persan. Il est à noter qu'une célèbre famille d'empereur byzantin au 13^e siècle portait le nom d'origine persane de « Laskaris ».

⁹ *Arqanun* en persan.

¹⁰ *Kanôn* « règle ».

¹¹ *Telesma* « résultat ».

¹² *Kharismata* « pouvoir spirituel ».

religieux. Mais il nous faut arrêter là une matière que l'on pourrait développer sans fin.

La perméabilité interlinguistique, géorgien compris

Ces quelques exemples montrent donc la perméabilité lexicale entre persan, turc et grec, ce qui, bien sûr, peut s'étendre à d'autres langues voisines comme le géorgien, langue dans laquelle nous avons relevé, sous toute réserve, quelques mots venant des langues que nous venons d'évoquer¹ :

<i>Karak'i</i> « beurre »	<i>P'olaki</i> « bouton »	<i>Quti</i> « boîte »	<i>Čak'uči</i> « marteau »
<i>Šak'ari</i> « sucre »	<i>Odjakhi</i> « famille »	<i>Satli</i> « seau »	<i>Top'i</i> « fusil »
<i>Šarvari</i> « pantalon »	<i>Sardap'i</i> « cave »	<i>Botli</i> « bouteille »	<i>Muk'i</i> « sombre »
<i>Pirangi</i> « chemise »	<i>P'andjara</i> « fenêtre »	<i>Čangali</i> « fourchette »	<i>Šavi</i> « noir »
<i>Kamari</i> « ceinture »	<i>Č'a</i> « puits »	<i>Tep'ši</i> « assiette »	<i>Ara</i> « non »

Mais méfions-nous surtout de ce dernier mot car si *ara* veut dire « non » en géorgien, le mot très proche phonétiquement en persan *āre* آری signifie « oui »!

En guise de conclusion

En conclusion, il faut remarquer que le rythme et la densité des échanges lexicaux entre les trois langues sont très dépendants de l'image positive ou négative que se font les trois peuples les uns des autres ainsi que des fluctuations politiques et diplomatiques à travers lesquels les dirigeants, selon les cas, cherchent un accord inter-étatique ou, au contraire, veulent montrer une hostilité ouverte. Il est curieux de constater par exemple, qu'au 16^e siècle, dans les rapports tendus qui conduisirent Safavides et Ottomans à se livrer une guerre sans merci, les souverains des deux dynasties ennemies, connaissant parfaitement la langue de l'adversaire échangeaient une correspondance soit en persan lorsque l'on cherchait à trouver des accommodements, soit en turc quand on voulait précipiter un conflit², Est-ce à dire que le turc était plus apte à exprimer des sentiments guerriers, l'emploi du persan étant réservé à des relations plus iréniques? C'est pourtant ce que laisse

¹ Kersaudy, Georges, *Langues sans frontières, À la découverte des langues de l'Europe*, Autrement Frontière, 2001, p. 371-383.

² Mohammad Amin Riahi, *op. cit.*, p. 204-205.

entendre un poète turc du 14^e siècle, Şeyhoğlu¹, en disant que sa langue maternelle « ...est sèche, rigide et dure (et qu'elle) ressemble à l'homme turc » (*kuru vü sulb ü serd ü Türk'e benzer*); et c'est pour cela que bien que Turc, il écrivait plus souvent en persan qu'en turc, langue qui, selon lui, « est dépourvue de moyens d'expression ». Pourtant un autre poète turc, Mir Alishir Nevaï, deux siècles plus tard, dans un Traité où il compare systématiquement les mérites du persan et du turc, a une opinion toute opposée. Il écrit que le turc est plus facile à comprendre, plus clair et plus précis que le persan².

Quant au grec, les Byzantins qui, au Moyen Âge, se considèrent comme les dépositaires de la culture hellène de l'Antiquité, estiment que, qui ne parle pas grec, qu'il soit chrétien d'Occident ou musulman d'Orient, que sa langue soit le latin, le perse (*persisti* en grec classique) ou le turc, profère des sons barbares, imprononçables pour une oreille grecque, ainsi que le dit la princesse impériale Anne Comnène, femme de lettres, dont la culture puriste et archaisante rejette toute langue autre que le grec cité par Korobeinkov³. Par contre, les Grecs d'époque ottomane et jusqu'à nos jours estiment hautement le persan comme langue de culture et de bonne éducation au point d'utiliser pour désigner quelqu'un qui parle à la perfection une langue étrangère, la tournure suivante : par exemple *milai farsi gallika* signifie « il parle le français comme du persan », c'est-à-dire parfaitement bien!

Et pour faire une dernière remarque historique, c'est finalement dans l'Empire ottoman que les trois langues cohabitèrent le mieux pendant plusieurs siècles, chacune ayant son domaine de prédilection : le grec était la langue des élites chrétiennes dites « Phanariotes » qui furent étroitement mêlées aux affaires de la cour ottomane en tant qu'interprètes (Grands Drogmans); le persan restait très important dans la société cultivée; et le turc, bien sûr,

¹ Irène Mélikoff, *Hadji Bektach: un mythe et ses avatars, Genèse et évolution du soufisme populaire en Turquie*, Leiden, Boston, Cologne, Brill, 1998, p. 65.

² Lucien Bouvat, « Mohâkemet ul – loughâtîn », « Débat des deux langues, persan et turc » par Mir Alishir Nevaï, in *Journal Asiatique*, Janvier-février vol, 19, 1902, p. 368.

³ Dimitri Korobeinikov, *Byzantium and the Turks in the Thirteenth century*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 18.

était la langue officielle de l'Empire. C'est probablement dans le domaine musical que la fusion des trois cultures byzantine, persane et turque fut la plus étroite. Une illustration spectaculaire de cette triple formation est la personnalité d'un Grec ottoman du 18^e s, nommé Pierre du Péloponnèse¹, premier chantre du patriarcat orthodoxe qui était aussi affilié à l'ordre des derviches mevlevi, avec lesquels il pratiquait la célèbre flûte appelée *ney* نی, et enfin il était un musicien de cour très apprécié des Sultans. Le jour de son enterrement dans le cimetière grec d'Eğrikapt à Istanbul, les derviches mevlevi vinrent jouer de la flûte sur sa tombe et ainsi aux chants byzantins se mêlèrent les mélodies inspirées par un mystique persan et jouées par des derviches turcs! N'est-ce pas là une image particulièrement forte de l'intimité des trois langues dont nous venons de suivre les emprunts mutuels à travers les siècles et jusqu'à l'époque ottomane ?

¹ Surnommé « Pierre le voleur » (*hırsız Petros*), parce qu'il était capable dès la première écoute d'un air de musique de le transcrire et de se l'attribuer. Voir le Cédérom Petros Peloponnesios, *Music Ensemble EN CHORDAIS*, par Kyriakos Kakaitzides, *sd., sl.*, p. 25, 29, 41, 43, 57.

Références

- Ahrweiller, Hélène, « Une lettre en grec du Sultan Bayezid II (1481-1512) », in *Turcica* 1, 1969, p.150-160.
- Babinger, Franz, *Mahomet II Le conquérant et son temps 1432-1481, La grande peur du monde au tournant de l'histoire*, Paris, Payot, 1954.
- Babinger, Franz et Bosworth, Clifford Edmund, « pādīshāh », *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, Tome VIII, Leiden, Brill, 1995, p. 242-243.
- Babur, *Le livre de Babur, Mémoire du premier Grand Mogol des Indes (1494-1529)*, trad. Jean-Louis Bacquée-Gammon, Paris, C.O.I.N, 1985.
- Balivet, Michel, *Byzantins et Ottomans : Relations, interaction, succession*, Istanbul, Les Éditions Isis, 1999.
- Bouvat, Lucien, « Mohākemet ul – loughâtein », « Débat des deux langues, persan et turc » par Mir Alishir Nevaï, in *Journal Asiatique*, Janvier-février vol, 19, 1902.
- Bréhier, Louis, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, Albin Michel, 1970.
- Burguière, Paul et Mantran, Robert, « Quelques vers grecs du XIII^e siècle en caractères arabes », in *Byzantion, Revue internationale des études byzantines*, tome XXII, Bruxelles, 1952, p. 63-100.
- Corbin, Henry, *En islam iranien, Aspect historique et philosophique III, Les fidèles d'amour, shī'isme et soufisme*, Paris, Gallimard, 1972.
- Critoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, Ed. Reinsch D. R., Allemagne, Walter de Gruyter, 1983.
- Frye, Richard Nelson, « Arzan », *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, Tome I, Leiden, Brill. 1960, p. 700.
- Gibb, Elias John Wilkinson, *A History of Ottoman Poetry*, London, vol. 1, Leyden, Brill, 1900.
- Hasandoust, Mohammad, « dar bâreye čand loqat-e yunâni dar zabân-e fârsi 1 » (À propos de quelques mots grecs entrés en persan), in *nâme-ye farhangestân*, n° 8, 1375/ 1996, p. 83-102.
- Hasandoust, Mohammad, « dar bâreye čand loqat-e yunâni dar zabân-e fârsi 2 » (À propos de quelques mots grecs entrés en persan), in *nâme-ye farhangestân*, n° 9, 1376/ 1997, p. 100-112.
- Huisman, Albert Jan, « Abū kalamūn », *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, Tome I, Leiden, Brill, 1960, p. 135.
- Ibn-Al Qālānisi, *Damas de 1075 à 1154*, trad., Roger Le Tourneau, Damas, Institut Français de Damas, 1952.
- Inalcik, Halil, « Erzurum », *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, Tome II, Leiden, Brill, 1965, p. 731.
- Kersaudy, Georges, *Langues sans frontières, À la découverte des langues de l'Europe*, Autrement Frontière, 2001.
- Korobeinikov, Dimitri, *Byzantium and the Turks in the Thirteenth century*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

- Meillet, Antoine, « Notes iraniennes », *Mémoires de la Société Linguistique* 17, 1911, p. 107-112.
- Mowlânâ, Djalâledin Mohammad, *Koliât-e Shams yâ divân-e kabir*, (10 volumes), édité par Badiozamân Foruzânfar, Téhéran, Amir Kabir, 1363/1984.
- Mélikoff, Irène, *Hadji Bektach: un mythe & ses avatars, Genèse et évolution du soufisme populaire en Turquie*, Leiden, Boston, Cologne, Brill, 1998.
- Nicol, Donald MacGillivray, *The Byzantine Lady, The Portraits, 1250-1500*, Cambridge, Canto, 1996.
- Özbaran, Salh, « In search of another identity: The ‘Rumi’ perception in the ottoman realm », in *Eurasian Studies*, I. 1, Naples, Institut Français d’Etudes sur l’Asie Centrale. 2002, p. 115-127.
- Raby, Julian, « Mehmed the Conqueror’s Greek Scriptorium », in *Dumbarton Oaks Papers*, n° 37, Washington, Dumbarton Oaks Research, 1983, p. 15-62.
- Redard, Georges, *Afghanistan*, Zurich, Silva, 1974.
- Redhouse, *Turkish/Ottoman - English Dictionary*, Istanbul, SEV, 2011.
- Riahi, Mohammad Amin, *zabân va adab-e fârsi dar qalamrow-e osmâni* « La langue et la littérature persanes dans l’aire ottomane », Pâjang, Téhéran, 1369/1990.
- Safa, Zabihollah, *Moqadame-i bar Tasavof*, « Une introduction au soufisme », vol. 4, Ketâbhâ-ye Simorq, 1355/1976, p. 53.
- Tursun Bey, *Târih-i Ebû’l-Feth*, édité, Dr. A. Mertol Tulum, Istanbul, Baha, 1977.
- Ünver Ahmet Süheyl, « Fatihin çocukluk defteri (un cahier d’enfance du Sultan Mehmed le Conquérant, Fatih) », in *Topkapı Saray, Hazine Kütüphanesi*, N° 2342, Istanbul, 1961.
- Vitray-Meyerovitch (de), Eva et Mortazavi, Djamshid, (trad.), *Djalâl-od-Dîn Rûmî, Mathnawî, La Quête de l’Absolu*, Monaco, Éditions du Rocher, 2014 [1990].
- Wiet, Gaston, *Grandeur de l’Islam*, Paris, La Table Ronde, 1961.
- Yarshater, Ehsan, *Encyclopaedi Iranica*, Vol. IV, London and New York, 1990.
- Yunus, Emre, *Risâlat al-nushiyya ve Divân*, éd. A. Gölpınarlı, Istanbul, 1965.
- Yazıcıoğlu, Muhsin, *Le Kalâm et son rôle dans la société turco-ottoman aux XV^e XVI^e siècles*, Ankara, Editions Ministère de la Culture, 1990.